

BASILIQUE DE SAINTE-MARIE-MAJEURE.

6 juillet 1828. — Cette église doit son origine à un miracle dans le genre de celui qui est arrivé à Mignéon 1826. A Migné, une croix immense a paru dans le ciel; à Rome, dans la nuit du 4 au 5 août de l'an 352, le pape saint Libère et Jean Patricius, riche citoyen, eurent la même vision. Le lendemain, 5 août, une chute miraculeuse de neige couvrit précisément l'espace qui aujourd'hui est occupé par la basilique de Sainte-Marie-Majeure. A cause du miracle on l'appela d'abord Sainte-Marie *ad Nives* et Sainte-Marie-Libérienne, et enfin Sainte-Marie-Majeure, parce qu'elle est la plus grande des vingt-six églises consacrées dans Rome à la mère du Sauveur.

En 432, le pape saint Sixte III agrandit cette basilique, et lui donna la forme que l'on voit aujourd'hui. Plusieurs papes l'ont enrichie, et enfin Benoît XVI (1745) fit refaire la façade principale.

Je regrette fort la façade primitive, qui était formée en entier par un portique de huit colonnes, et par une grande mosaïque exécutée par Gaddo-Gaddi et Rossetti, contemporains de Cimabue. C'était le bon temps; les peintres adoraient leur art, et la passion est toujours persuasive.

Benoît XIV, Lambertini, fit élever sa façade sur les dessins de Fuga. Il y a deux ordres: le portique inférieur est ionique avec des frontons, l'ordre supérieur est corinthien et forme trois arcades. Nous sommes montés au portique supérieur pour voir la mosaïque vraiment chrétienne de Gaddo-Gaddi; au rez-de-chaussée à côté de la porte on trouve une mauvaise statue de Philippe IV, qui envoya de l'or pour orner cette église, l'une des cinq patriarcales.

Au moyen de cet or, cette basilique a l'air d'un salon ma-

gnifique et pas du tout du lieu terrible, demeure du Tout-Puissant. Il est vrai que le lambris étale une magnificence vraiment royale; ce fut l'emploi du premier or venu des Indes. Trente-six superbes colonnes ioniques de marbre blanc divisent cet immense salon en trois parties, dont celle du milieu est beaucoup plus élevée et plus éclairée que les autres. On croit que ces colonnes furent tirées du temple de Junon. Il faut passer rapidement devant les tombeaux médiocres de Nicolas IV et de Clément IX, pour arriver à la magnifique chapelle de Sixte-Quint, dans laquelle il repose. Ce grand prince eut le bonheur de trouver dans le chevalier Fontana un architecte un peu au-dessus du médiocre. On ne regarde la statue de Sixte-Quint que pour y chercher sa physionomie. Saint Pie V, l'inquisiteur, occupe vis-à-vis de ce grand homme une belle urne de vert antique. Cette chapelle est toute revêtue de marbres précieux, mais les tableaux, les bas-reliefs et les statues sont médiocres.

Quatre anges de bronze doré soutiennent au-dessus de l'autel un tabernacle magnifique aussi de bronze doré; là est conservée une partie du berceau de Jésus-Christ. Parmi toutes les fresques qui couvrent les murs de la chapelle de Sixte-Quint et de la sacristie voisine, nous n'avons vu avec plaisir que quelques paysages de Paul Bril.

Le grand autel de la basilique est placé sous un magnifique baldaquin soutenu par quatre colonnes de porphyre et d'ordre corinthien, entourées de palmes dorées. Cet ornement est couronné par six anges de marbre; l'autel lui-même est formé d'une grande urne antique de porphyre, qu'on dit avoir appartenu au tombeau de Jean Patricius et de sa femme.

La mosaïque qui est au fond de la tribune est de Turrita, homme de talent qui contribua à la renaissance de l'art. Les autres mosaïques de cette église nous ont intéressés parce

qu'elles remontent à l'année 454, et font voir ce qu'était l'art en Italie avant la renaissance (qui eut lieu vers 1250). Le pape Paul V choisit Sainte-Marie-Majeure pour y placer son tombeau (1620) : il faut convenir que sa chapelle est magnifique ; il fit placer à côté de son tombeau celui de Clément VIII, qui l'avait fait cardinal. Les statues des deux papes sont de Sylla, de Milan. Il est fâcheux que Paul V, qui avait le génie d'un grand seigneur, n'ait pas trouvé de meilleur sculpteur ; sa chapelle est comblée de statues et de bas-reliefs, les marbres les plus riches y sont prodigués.

Au milieu de tant d'objets d'art, il ne faut s'arrêter qu'aux fresques qui se trouvent sur les côtés et aux arcades des fenêtres, ainsi qu'au-dessus du tombeau de Paul V ; on les compte au nombre des bons ouvrages de Guido Reni : ce sont les saints grecs et les impératrices canonisées ; mais qu'importent les noms que l'on donne à ces figures ? L'image de la Vierge, qui est sur l'autel, a été peinte par saint Luc ; elle est placée sur un fond de lapis, entourée de pierres précieuses et soutenue par quatre anges de bronze doré. Sur l'entablement de cet autel on remarque un bas-relief pareillement de bronze doré, c'est le miracle de la neige qui donna lieu à la fondation de cette basilique.

Cette chapelle de Paul V, et celle du pape Corsini à Saint-Jean-de-Latran, donnent l'idée de la magnificence et réveilleraient le goût un peu obtus des gens du Nord ou des habitants de l'Amérique ; à Rome elles sont peu considérées.

Sainte Marie-Majeure a deux façades : celle qui est au nord, et que l'on voit de la rue qui conduit à la Trinità de' Monti, fut élevée par les ordres des papes Clément IX et Clément X (1670).

Sixte-Quint fit transporter sur la place solitaire qui est devant cette façade un obélisque de granit rouge sans hiéroglyphes.

L'empereur Claude l'avait fait venir d'Égypte ; il gisait devant le mausolée d'Auguste, où il a été trouvé, ainsi que l'obélisque de Monte Cavallo ; il a quarante-deux pieds de haut et le piédestal vingt-un.

La rue par laquelle nous sommes allés d'ici à la place de la colonne Trajane est curieuse à cause des montées et des descentes. Elle m'a semblé habitée par le petit peuple ; les propos annoncent un caractère sombre, passionné et satirique : la gaieté de ce peuple est de l'ivresse. On trouve ici toute la *verve* du caractère italien. Parmi nous, gens du nord de la Loire, la civilisation, en fixant l'attention sur ce que les autres pensent de nous, a fait disparaître le *brio* sans lequel la musique italienne ne saurait avoir des auditeurs dignes d'elle. En revanche cette attention aux autres fait naître l'esprit, le *piquant* et la comédie. Voyez jouer des proverbes dans un salon de Paris, on y dit *sans verve* les plus grandes folies. — C'est dans la rue que nous suivions en faisant ces raisonnements que se commettent la moitié des assassinats de Rome.

7 juillet 1828. — Madame Lampugnani nous a menés, Frédéric et moi, au concert que donnait madame Savelli. La musique était plate, ce qui ne m'a pas surpris ; elle est du maestro Donizetti ; cet homme me poursuit partout. Toujours faut-il louer le bon goût des Romains : ils exigent dans les concerts de la musique nouvelle. A Paris nous retrouvons dans tous les salons les airs d'*Othello*, de *Tancrède* et du *Barbier*, que depuis dix ans nous entendons chanter au théâtre, et cent fois mieux, par mesdames Mainvielle, Pasta et Malibran.

La musique étant nauséabonde, j'ai fait la conversation avec mon ami monseigneur N^o, l'*ultra* le plus spirituel de Rome, il se moquait fort de la prétendue liberté dont on jouissait à Gènes et à Venise avant la révolution. Je lui ai facilement

prouvé que si ces républiques avaient survécu, elles auraient aujourd'hui les deux chambres, et tous les Italiens riches iraient s'y établir.

Mon abbé *ultra* meurt d'envie d'aller voir à Paris la Chambre des députés, il a besoin de pouvoir prouver aux autres et peut-être à lui-même que c'est une invention détestable. Je lui conte des anecdotes qui le font sourire et un instant après le torturent; enfin la musique a fini. Un Florentin fort aimable disait à madame Lampugnani : « Le meilleur commentaire sur un grand poète, l'Arioste par exemple, c'est le récit des circonstances au milieu desquelles il a vécu.

« Quand l'Arioste, qui vivait à la cour de Ferrare où il était à peu près sous-préfet, avait trente ans, en 1505, voici ce qu'y faisait le cardinal Hippolyte, qu'il a tant célébré. Le cardinal voulait plaire à une dame de ses parentes qui avait pour amant don Jules d'Este, son frère naturel; un jour Hippolyte, reprochant à cette dame la préférence qu'elle accordait à son rival, elle s'en excusa en alléguant la puissance qu'exerçaient sur elle les beaux yeux de don Jules. Le cardinal sort de chez elle furieux; et, apprenant que son frère don Jules est à la chasse, il va le surprendre dans les bois, le long du Pô, le force à descendre de cheval, et là en sa présence lui fait arracher les yeux par ses écuyers. Mais, bien que le cardinal surveillât ses gens pendant cette atroce exécution, don Jules, quoique défiguré, ne perdit pas absolument la vue¹.

« L'aimable Alphonse, frère de Jules et d'Hippolyte, qui régnait alors, n'était pas assez puissant pour punir un prince de l'Église. Il passait une grande partie de ses journées à surveiller la fonte de ses canons de bronze. (On sait qu'il s'immortalisa à la bataille de Ravenne, par la première grande manœuvre

¹ Guichardin, liv. VI, p. 357.

vre d'artillerie en rase campagne, dont l'histoire fasse mention.) Il s'oubliait des matinées entières dans son atelier de tourneur, où il exécutait avec beaucoup d'adresse des travaux en bois. Ne songeant qu'à vivre gaiement, il admettait à une familiarité intime les hommes d'esprit qui se trouvaient à Ferrare; on comptait parmi eux l'Arioste, des bouffons et des hommes de plaisir. Alphonse, sentant en lui les grandes qualités qui font le prince, vivait sans affectation, sans pédanterie, et ses sujets le jugeaient peu digne du trône.

« Une ambition démesurée porta son second frère don Ferdinand à tirer parti de cette circonstance; un ardent désir de vengeance poursuivait le malheureux don Jules devenu maintenant fort laid; tous deux cherchèrent et trouvèrent des associés pour renverser le gouvernement. Don Jules voulait se venger par le fer et le poison d'Hippolyte et d'Alphonse, qui ne l'avait pas puni, Ferdinand n'en voulait qu'à la couronne.

« La difficulté de cette conspiration était de se défaire des deux frères à la fois. On ne les voyait ensemble que dans les grandes cérémonies, et alors ils étaient entourés d'une garde nombreuse; ils ne mangeaient jamais l'un avec l'autre; Alphonse, entouré de sa joyeuse compagnie, prenait ses repas de bonne heure; le cardinal Hippolyte, avec toute la pompe et la délicatesse d'un homme d'église, prolongeait les siens jusqu'à minuit.

« Les conjurés attendaient une occasion favorable. L'un d'eux, Gianì, chanteur célèbre, faisait tant de plaisir au duc par son talent, que ce prince jouait avec lui comme un écolier. Souvent dans les jeux auxquels ils se livraient ensemble dans les jardins, Gianì avait lié les mains au prince et aurait pu l'assassiner. Mais Hippolyte ne perdait point le souvenir de ce qu'il avait fait; par ses ordres on surveillait de fort près

toutes les démarches de don Jules, et enfin, au mois de juillet 1506, le cardinal surprit le secret du complot.

« Le pauvre don Jules eut le temps de s'enfuir jusqu'à Mantoue, mais il fut livré par le marquis François II de Gonzague. La torture infligée à Giani et aux autres conjurés fit connaître parfaitement le projet des deux frères. Les subalternes furent mis à mort; Ferdinand et Jules, qui avaient été condamnés au même supplice, reçurent leur grâce comme ils étaient déjà sur l'échafaud; leur peine fut commuée en une prison perpétuelle. Ferdinand y mourut en 1540; Jules fut remis en liberté en 1559, après cinquante-trois ans de captivité. Nous avons vu les portraits de tous ces gens-là dans la bibliothèque de Ferrare. »

J'ai rapporté cette anecdote parce qu'elle est plus ou moins dissimulée par tous les gens d'esprit du temps, qui cherchaient à plaire à Alphonse. L'Arioste, en introduisant les deux malheureux frères parmi les ombres présentées à Bradamante, se récrie sur la clémence d'Aphonse¹.

Vers l'an 1500, les princes commencèrent à craindre l'histoire et à acheter les historiens. L'histoire d'Italie, si belle jusqu'alors, devient vers 1550 comme l'histoire de France de Mézeray, du père Daniel, de Velly, etc. : on lit un homme acheté par de l'argent ou par le désir de la considération et la nécessité de ménager des préjugés puissants. Le seul Saint-Simon fait exception parmi nous; quant à l'Italie, Guichardin est un vil coquin; Paul Jove ne dit la vérité que lorsqu'il n'est pas payé pour mentir, et il s'en vante.

8 juillet 1828. — Nous errions ce matin sur le mont Aventin par un temps enchanteur, pas de soleil et des bouffées d'un air frais qui vient de la mer; il y a eu sans doute quelque

¹ *Orlando furioso*, chant III, octaves LX et LXII.

tempête cette nuit : nous flânions, en vrais badauds heureux d'exister. Nous avons parcouru le mont Cœlius, derrière le prieuré de Malte. Après avoir haussé les épaules à la vue des ornements placés ici par le cardinal Rezzonico, et bien dignes du siècle de Louis XV, nous sommes arrivés à la porte d'une vigne. Nous avons frappé longtemps; enfin une vieille femme est venue nous ouvrir, escortée de son petit chien hargneux; elle l'a fait taire, et s'est mise à faire le cicérone avec beaucoup d'empressement.

Saint-Étienne-le-Rond, San-Stefano-Rotondo, dont vous voyez la forme générale, fut un temple élevé en l'honneur de l'empereur Claude. La première église consacrée à saint Étienne fut construite par saint Simplicius en l'an 467. Mais dans la notice écrite par ce saint lui-même, on trouve à la fois l'église de Saint-Étienne et le temple de Claude. Remarquez bien que de son temps, en 467, l'autorité publique ne permettait pas encore aux chrétiens de démolir et d'occuper les monuments publics. Ce ne fut qu'en 772 que le pape Adrien I^{er} put s'emparer du temple de Claude, et sur ses fondements élever l'église que nous voyons. Nicolas V la fit réparer en 1454; Innocent VIII et Grégoire XIII y ont fait travailler.

Cette église, d'une forme très-singulière, est ornée de cinquante-six colonnes antiques disposées en deux files; presque toutes sont ioniques et de granit, six sont d'ordre corinthien et de marbre grec. C'est contre les murs intérieurs de la nef que sont ces affreuses peintures du Pomarancio et du Tempesta, si célèbres parmi les hommes vulgaires que le hasard fait passer à Rome; cela est intelligible pour ces messieurs, comme la guillotine en action. Cette *réalité atroce* est le sublime des âmes communes. Raphaël est bien froid auprès de saint Érasme dont on *dévide* les entrailles avec un tour.

En entrant j'ai vu près de la porte un saint dont la tête est

écrasée entre deux meules de moulin; l'œil est chassé de son orbite, et... Le reste est trop affreux pour que je l'écrive.

Les beaux vers de Racine décrivant un spectacle atroce en voilent l'horreur par leur élégance. Les fresques de San-Stefano-Rotondo ne sont point assez belles pour rendre supportables les supplices affreux qu'elles ne représentent que trop bien et trop clairement. Nos compagnes de voyage n'ont pu supporter la vue des tableaux qui couvrent l'enceinte du mur concave tout à l'entour de l'église; ces dames sont allées nous attendre à la Navicella. Nous avons eu le courage d'examiner ces fresques avec détail. Les hommes du dix-neuvième siècle ne sentent plus la passion qui faisait courir au martyre les premiers chrétiens. Notre sympathie nous donne l'idée d'une douleur qui réellement n'a jamais été sentie; la plupart des martyrs étaient plus ou moins dans l'état d'extase. De 1820 à 1825, six cents femmes du Bengale se sont brûlées sur la tombe de maris qu'elles n'aimaient point¹. Voilà un sacrifice vraiment senti, une douleur réellement atroce. Il est bien plus aisé de braver la mort pour les intérêts d'une théorie métaphysique soutenue par des gens d'esprit qui de leurs discours tirent leur considération et leur subsistance; ils persuadent aisément aux âmes poétiques qu'elles vont acquérir un bonheur éternel au prix d'une douleur de quelques heures.

La plupart des voyageurs que nous voyons parler des martyrs à Rome sont décidés d'avance à tout croire ou à ne rien croire. Les femmes, qui tous les jours se brûlent dans l'Inde anglaise en l'honneur de maris qu'elles n'aimaient pas, repous-

¹ Beau triomphe de la législation! Les savants assurent que cet usage fut établi parce que autrefois les femmes indiennes se délivraient par le poison des maris incommodes. Depuis quarante ans les Indiens osent demander à leurs brames pourquoi les femmes doivent se brûler. Toutes les religions vont-elles s'éteindre?

sent la principale objection, celle tirée du peu de probabilité. Ces jeunes femmes de l'Inde se brûlent par honneur, comme en Europe on se bat en duel¹.

L'histoire des persécutions et des martyrs a été donnée par Gibbon; sans doute cet historien dit toujours ce qu'il croit vrai, mais il abhorre les détails que le dix-neuvième siècle aime tant et avec raison. Voici une anecdote:

Sainte Perpétue fut mise à mort pour sa religion en l'an 204, sous le règne de Sévère, probablement à Carthage. Elle n'avait que vingt-deux ans; et jusqu'à la veille de son martyre elle écrivit elle-même jour par jour ce qui arrivait dans la prison, à elle, à sainte Félicité sa compagne, et à plusieurs autres chrétiens qui souffrirent la mort avec ces deux jeunes filles. Le récit naïf de Perpétue est fort touchant. On y voit que souffrir pour la foi était à la mode en Afrique vers l'an 204; comme mourir gaiement, et sans pour ainsi dire daigner songer à la mort, était à la mode dans la prison dont madame Rolland sortit pour aller à l'échafaud.

Les bourreaux d'Afrique amenèrent Perpétue et Félicité au milieu du cirque, rempli ce jour-là de spectateurs; ils dépouillèrent ces deux jeunes filles de tous leurs vêtements, et en cet état les exposèrent dans un filet. Le peuple eut horreur de cette infamie, et ses cris forcèrent les bourreaux à redonner

¹ M. Hébert attribue, en grande partie, ces affreux sacrifices des femmes indiennes à l'avarice des parents, qui ne veulent pas payer l'entretien des femmes restées veuves, et à la jalousie des vieillards, qui cherchent à s'assurer la fidélité de leurs jeunes épouses même après leur mort. Du reste les Hindous font très-peu de cas de la vie d'une femme. — Chaque année, des centaines de fidèles se forment en caravanes et arrivent à Bénarès pour s'y noyer, par dévotion, dans le Gange, ce fleuve sacré; c'est assurer son salut que de mettre fin à ses jours au milieu de la cité sainte.

une robe aux deux jeunes chrétiennes. Ils firent entrer dans le cirque une vache furieuse dont la force et la rage étaient connues des spectateurs; elle fondit sur Perpétue, l'enleva sur ses cornes et la jeta par terre; la jeune fille tomba sur le dos, elle se releva, et, s'étant aperçue que la robe qu'on lui avait rendue était déchirée par le côté, elle en rapprocha les fragments avec beaucoup de calme et de décence.

Cette action attendrit le peuple, qui de nouveau montra du dégoût pour le spectacle qu'on lui donnait. Les bourreaux se mirent en marche avec leurs victimes pour une des portes de la ville qui s'appelait Sana Vivaria. Avant de partir, Perpétue renoua ses longs cheveux, qui étaient épars: « Il ne faut pas, dit-elle, qu'en marchant au triomphe je porte le costume de l'affliction. »

En arrivant à cette porte, nommée Sana Vivaria, Perpétue sembla se réveiller d'un profond sommeil. « Elle avait été jusqu'à ce moment comme ravie en extase; elle commença à regarder autour d'elle comme une personne qui ne savait où elle était, et, au grand étonnement de tout le monde, elle demanda quand ce serait donc qu'on l'exposerait à cette vache dont on lui avait dit dans la prison qu'elle aurait à supporter la furie. »

A ce moment quelques gens du peuple zélés, et apparemment payés par l'autorité comme ceux qui vociféraient pendant le supplice du général Riego (en Espagne), demandèrent à grands cris que les jeunes chrétiennes fussent ramenées au cirque; il fallait, disaient-ils, ne pas dérober au peuple le plaisir de leur voir enfoncer le poignard dans la gorge. L'autorité se hâta de faire reconduire les chrétiens au cirque.

« Tous reçurent le dernier coup sans parler et sans branler; la seule sainte Perpétue, qui n'avait senti auparavant aucune douleur ni horreur, à cause de cette extase où elle était plongée, s'abandonna aux plaintes et aux cris. Elle tomba

dans les mains d'un gladiateur maladroît ou qui eut horreur de mettre à mort une jeune fille; le fait est qu'il la perça de son épée sans la tuer et lui fit jeter de grands cris. » (*Histoire de Tertullien*, traduction de M. de Lamothe.)

Il paraît que ces moments de passion profonde, d'insensibilité et d'extase se sont souvent reproduits dans ces *épidémies d'enthousiasme* dont on trouve tant de traces dans l'histoire, tout imparfaite qu'elle est jusqu'ici. M. le docteur Bertrand a fait un ouvrage estimé sur cet état d'extase dont le magnétisme reproduit à volonté l'insensibilité parfaite. (Récit de M. Cloquet, en avril 1829.)

De San-Stefano-Rotondo nous sommes allés rejoindre nos compagnes de voyage sur le mont Cœlius. Après avoir examiné quelques fouilles voisines appartenant à la caserne de la première cohorte des Vigiles, nous avons frappé à la porte de la villa Mattei, qu'habite aujourd'hui M. le prince de la Paix. C'est là que l'on a trouvé ce bel *Hermès* en marbre, avec les têtes et les noms de Socrate et de Sénèque. Cette découverte a délivré cet adroit courtisan de la figure atroce et basse que tout le monde lui connaît. Le véritable Sénèque a tout à fait la figure d'un diplomate du dix-neuvième siècle; il en eut aussi le génie, et brillerait dans nos académies, ainsi que saint Augustin, saint Jérôme et tous les gens d'esprit gâtés par le mauvais goût de Rome en décadence.

Avez-vous lu, à la fin du quatrième volume des Mémoires de M. de Beausset, une scène de la vie du prince de la Paix? Le bon roi Charles IV, pour faire fête à des dames, engage le prince à se revêtir successivement de tous ses uniformes et à marcher devant elles. Cette anecdote fit l'étonnement de Rome pendant quelques jours. Charles IV était fort aimé ici.

Obsédé par l'amitié dont l'honorait ce prince, le pauvre Manuel, pour avoir quelques moments d'entretien avec la

reine, avait fait environner un jet d'eau d'un petit mur de quatre pieds de haut; le jet d'eau a rempli ce bassin situé dans la partie la plus élevée de la villa où nous sommes. Une fort petite barque, qui ne pouvait absolument recevoir que deux personnes, était manœuvrée par le prince de la Paix, qui trouvait ainsi le moment de dire quelques mots à la reine, pendant que le roi, ennuyé d'être seul, leur criait du rivage : « Manuel, reviens donc; c'est assez! » Voilà la vie des favoris. *Heureux leurs enfants!* comme dit le proverbe romain.

Chaque jour, en se promenant dans Rome, on découvre quelque point de vue magnifique. Nous nous sommes oubliés deux heures à l'extrémité d'une des allées de la villa Mattei; aspect sublime de la campagne de Rome, dont personne ne nous avait parlé.

Après être allé seul au tombeau de Cecilia Metella, dont la vue me tentait, je suis arrivé le soir au cabaret de l'Armellino à l'instant où l'on allait fermer. La paresse romaine m'eût impitoyablement renvoyé; mais je l'ai pris *allegramente* avec le plus âgé des garçons. Il a bien voulu me servir, et tout le temps du dîner m'a conté des anecdotes plaisantes sur les hommes du pouvoir. Je ne crois pas la moitié de ce qu'il me dit; mais je vois comment le bas peuple de Rome juge Léon XII et ses ministres. « *È un vero leone*, » me répétait cet homme avec une liberté étonnante.

Rien de plus fier et de plus inexorable envers les chalands qui le gênent que le peuple de Rome. Cette insolence m'irrite quelquefois et puis me fait plaisir; je vois qu'un grand roi comme Frédéric II pourrait faire quelque chose de ces gens-ci. Du cabaret je suis allé aux marionnettes du palais Fiano, qui m'ont fait rire pendant une heure. Les improvisations de ces petites figures de bois ne sont pas soumises à la censure préalable; la police de Rome, encore peu savante, se contente

d'envoyer le directeur en prison quand il a été trop gai; mais il a soin d'enivrer, avant le commencement de son spectacle, l'espion chargé de le surveiller, et qui est inamovible, car c'est l'ancien valet de chambre de M. le cardinal N***. D'ailleurs on destitue peu en ce pays; dès qu'on a un supérieur ou surveillant, l'unique problème de la vie est de le gagner par tous les moyens possibles.

9 juillet. — Malgré notre nouvelle passion pour tout ce qui est monument, il nous semble que les églises bâties ou restaurées après l'an 1560 ne méritent guère qu'on s'y arrête; l'affreux sac de Rome de 1527 dispersa les élèves de Raphaël et les plongea dans une tristesse sombre dont plusieurs ne se relevèrent jamais. Jules Romain s'était réfugié à Mantoue, et ne voulut pas revenir à Rome. Ainsi les élèves de Raphaël n'eurent pas d'élèves.

Le caractère de Michel-Ange avait trop de hauteur, et son mépris pour les *gâte-pierres*, comme il appelait les architectes ses contemporains, était trop sincère pour qu'il pût avoir une influence réelle sur les jeunes gens qui faisaient la cour aux vieillards riches, et qui étaient par eux chargés de bâtir des églises. Ce n'est pas que tous ces artistes, aujourd'hui si inconnus, ne crussent imiter Michel-Ange; sur quoi il disait : « Mon style est destiné à faire de grands sots. »

Je vous conseille d'acheter un volume de deux cents pages, supérieurement imprimé à Florence: c'est la *Vie de Michel-Ange*, publiée de son vivant par le peintre Condivi, son élève. L'écrivain est médiocre; mais ses préjugés, tout à fait différents des nôtres, ne sont pas contagieux, et probablement les idées de son livre offrent une contre-épreuve affaiblie de celles du héros.

La villa Madama, le palais Stoppani, la cour de Saint-Da-

mase au Vatican, et les autres ouvrages d'architecture de Raphaël, n'étaient point admirés comme aujourd'hui. On leur reprochait de la froideur; n'est-ce pas le défaut du style de Fénelon aux yeux des imitateurs de M. de Châteaubriand?

Voici les noms de quinze architectes dont vous pouvez vous amuser à remarquer le style.

Le Sansovin, de Florence, mort en 1570;

Balthazard Peruzzi, siennois, — 1536;

Sammicheli, véronais, — 1559;

Ligorio, napolitain, — 1580;

Ammannati, florentin, — 1586;

André Palladio, de Vicence, homme admirable, — 1580
(voir Vicence);

Pellegrini, de Bologne, — 1592;

Jean Fontana et Dominique, son frère, de Mili, près de Como, — 1614 et 1607;

Olivieri, romain, — 1599;

Scamozzi, — 1616;

Charles Maderne, de Bissone, près de Como, mort en 1669, la même année que Pierre de Cortone; c'est lui, comme vous savez, qui acheva Saint-Pierre. On trouve cinquante noms plus ou moins inconnus parmi les architectes employés alors à Rome; tous furent éclipsés par le fameux Jean-Laurent Bernini, né à Naples en 1598, et mort en 1680. Le célèbre Vignole, né dans le nord de l'Italie, comme presque tous les grands architectes, mourut en 1573.

Vous avez remarqué que chaque cardinal porte le titre d'une église, et, jusqu'à la révolution, qui a privé ces messieurs de leur opulence, il arrivait souvent qu'un cardinal faisait réparer et embellir l'église qui lui donnait son nom officiel.

SANTA MARIA DELLA PACE.

Le portique extérieur, qui forme un demi-cercle comme celui du Noviciat des Jésuites, est de Pierre de Cortone. Sixte IV et Alexandre VII ont fait élever cette église; comme elle fut consacrée en 1487, on remarque encore dans les tombeaux, qui sont en grand nombre, quelques restes du bon goût du siècle de Raphaël.

Tout près de la porte, à droite en entrant, vous voyez une toile verte; le custode vient à vous d'un air obligeant, lève le rideau, et vous apercevez les *Quatre Sibylles*, fresque célèbre de Raphaël. Quoique ces peintures aient beaucoup souffert, et, qui plus est, aient été restaurées, elles n'en sont pas moins dignes de la plus sérieuse attention; on y trouve toutes les grandes parties du talent de Raphaël. Jamais son style ne fut plus grandiose, et toutefois ces *Sibylles* datent des premières années de son séjour à Rome. Que deviennent les assertions de Vasari et du parti florentin, qui veut que Raphaël n'ait agrandi son style qu'après avoir vu les fresques de Michel-Ange à la Sixtine?

Pour ne parler que de l'expression, dont pour être juge il ne faut qu'un peu de connaissance du cœur humain, le nouvel arrivant trouvera ici une figure qui ne peut plus être oubliée. On remarque au-dessous de cette fresque un bas-relief en bronze assez curieux.

Nos compagnes de voyage ont vu avec l'intérêt le plus tendre les tombeaux de deux petites filles enlevées par la peste, l'une à sept ans et l'autre à neuf; l'inscription est touchante. Dans la chapelle du cardinal Cesi, il faut examiner les grotesques du sculpteur Mosca